

les affiliés sont accourus et dans des transports d'une joie féroce, ils ont répondu : "Oui, aux armes!" Et la moitié d'entre eux a juré l'envahissement du Canada ou du Nouveau-Brunswick!...

Eh! bien, que fait-on à l'approche de ces épouvantables calamités? Le gouvernement et les autorités militaires, il est vrai, dirigent les volontaires vers les frontières; les corps municipaux de nos villes commandent les précautions qu'exige la prudence, en présence d'une épidémie, et les journaux, sans distinction de partis, se donnent la main pour suggérer les plus sages conseils à ceux qui sont chargés de veiller à la salubrité publique, etc., etc. Mais d'un autre côté, que fait-on pour apaiser celui qui tient dans ses mains les fléaux, les épidémies, etc.? Ou plutôt, que ne faisons-nous pas, pour le forcer à nous châtier? Dans nos villes, on semble vouloir ne plus observer la pénitence publique prescrite par l'Eglise, et dans ce temps où les chrétiens doivent se livrer au jeûne, aux macérations, aux privations de tout genre, on court en masse aux mascarades où le déguisement et une figure d'emprunt autorisent la licence et le désordre. Là encore la mode avec ses attrait, le luxe avec ses dangers de tous genres, promènent en triomphe leur drapeau partout victorieux. Et nos campagnes subissent plus que jamais l'influence des grandes villes. Chaque petit village, presque toutes les paroisses, ont leurs bals, leurs réunions pleines de séductions. Presque partout, l'ivrognerie a ses adeptes, surtout parmi la jeunesse. Et la femme et la fille de nos cultivateurs, autrefois si simples, si modestes, se laissent séduire par l'éclat des parures, et plusieurs d'entre elles travaillent à corriger en elles l'œuvre de la création. Elles aussi s'écrient dans leur orgueil et leur aveuglement : "Nous forcerons l'homme à fixer ses regards sur nous, à nous rendre les hommages qu'il ne doit qu'à Dieu."

Hélas! comme l'esprit de foi s'est affaibli parmi nous! Dans un passé assez rapproché de nous, n'aurait-on pas jeté un cri d'horreur si un journal catholique s'était permis de faire une annonce telle que celle-ci : "Ce soir (7 mars) à l'occasion de la Mi-Carême un grand bal costumé aura lieu au Glaciarum Gujlbaut. La soirée sera, nous dit-on des plus belles...." Aujourd'hui, en face des calamités suspendues sur nos têtes, on accepte cette annonce comme une bonne nouvelle, on se rend en foule au bal masqué, et du temps consacré à la pénitence, on fait un temps de carnaval!

Mais nous dira-t-on, qu'avons-nous à craindre des feniens? N'avons-nous pas des volontaires qui n'attendent que le moment de se mettre en campagne et qui sont pleins de courage à l'approche de l'ennemi? Oui, nos volontaires sont bien dignes de leurs ancêtres, et leur bravoure est telle qu'elle remplit notre cœur d'admiration et de reconnaissance. Mais aussi, la foi nous enseigne que la victoire est entre les mains du Dieu des armées, et qu'il l'accorde à qui il lui plaît, ou plutôt à ceux qui savent la mériter.

Quant à l'épizootie, malgré l'espérance que nous avons cherché à faire naître chez nos lecteurs, elle con-

tinue et augmente ses ravages tous les jours en Angleterre et pendant la dernière semaine de février 13,000 bêtes à cornes ont succombé. Ce qui est plus déplorable pour nous, c'est que cette terrible maladie s'approche rapidement du Canada, comme on peut le voir par les lignes suivantes extraites du *Spectator* de Hamilton :

"Il ne paraît pas y avoir de doute que l'épizootie a fait son apparition dans l'Ouest de cet hémisphère. Aux Indes Occidentales un grand nombre de bestiaux sont morts vingt-quatre heures après avoir été atteints. Mais cette maladie est encore plus près de nous. Des informations venues de Pensylvanie prouvent évidemment que l'épizootie s'est déclarée dans cet Etat. Il paraît qu'elle y est déjà depuis quelque temps, mais qu'elle est tenue secrète par les cultivateurs aussi longtemps que possible. Une grande quantité des bestiaux a péri. La maladie s'étend avec beaucoup de rapidité et elle peut se déclarer bientôt dans New-York et les autres Etats qui les avoisinent."

Nous abondons dans le sens de notre confrère haut canadien, quand il dit : "Notre Gouvernement devrait de suite donner ordre de prohiber l'importation des bestiaux des Etats-Unis, ainsi que les peaux et autres choses qui s'y rattachent. Un peu de négligence, un peu de lenteur dans l'action pourraient nous faire supporter de très grandes pertes, dont nous pourrions être exempts si des mesures immédiates sont prises pour empêcher l'importation des bestiaux américains, ainsi que des peaux, etc." Nous nourrissons l'espérance que ce légitime désir sera bientôt satisfait.

Le Parlement Canadien doit s'assembler pendant le mois d'avril. L'exécutif a même donné des ordres pour que les Chambres fussent prêtes le 10; ce qui donne à croire que ce jour est choisi pour l'ouverture de la prochaine Session.

Cette Session, si elle n'est interrompue par une invasion féniennne, promet d'être bien remplie, car il paraît qu'on doit y traiter de nombreuses questions du plus haut intérêt pour nous.

La Confédération vient de faire un pas considérable puisqu'elle vient d'être acceptée par les Chambres de Terre-Neuve. En effet, les journaux d'Halifax en date du 28 février nous apprennent que le projet de confédération sorti des conférences de Québec, a été accepté sans modifications par la chambre basse sur un vote de 19 voix contre 7, et par la chambre haute à l'unanimité.

Cette nouvelle jointe à celles reçues du Nouveau-Brunswick nous portent fortement à croire que ce projet d'une nouvelle constitution sera prochainement accepté par toute l'Amérique anglaise du Nord.

Les chambres du Nouveau Brunswick ont été ouvertes le 8 du présent. Le discours d'ouverture appuie fortement sur la nécessité de l'union de toutes les provinces.

Les commissaires canadiens, et ceux des provinces inférieures qui ont été chargés de nouer des relations commerciales entre les provinces britanniques de l'Amérique du Nord et les Indes Occidentales et l'Amérique